

De Lisbonne à Leuven : itinéraire d'un prof de français

Gaétan de Saint Moulin

En lisant dans un vieux *Français dans le monde* que le Portugal était, après la Flandre, le lieu en Europe qui comptait le plus de francophones non natifs, me fit percevoir un lien inédit, une continuité entre mes deux expériences d'enseignement du français, l'une à l'université de Lisbonne de 2001 à 2007, et l'autre à l'université de Louvain depuis lors.

Piqué par le défi posé par le rédacteur en chef du présent journal, je me mis à penser à ce qui, à travers une confrontation entre ces deux univers, pourrait en intéresser les lecteurs. Pour commencer, je vous propose de comparer les deux facultés de lettres que j'ai vu se succéder.



Faculdade de Letras (Lisboa)



Faculteit Letteren (Leuven)

Ces deux bâtiments vous paraissent-ils très différents ? Tous deux majestueux, une place de choix leur ayant été réservée dans la ville, ils nous rappellent la tradition séculaire des universités auxquelles ils appartiennent. Au gris qui leur est commun, s'ajoute sur chacun une couleur qui lui est propre (l'impression de cette revue étant sans doute prévue en noir et blanc, vous devrez me croire sur parole) : le bleu sur l'aile gauche de la faculté lisboète, le vert à l'avant-plan de la photo de Louvain. Tandis que le bleu des *azulejos* portugais colore magnifiquement les bâtiments privés et publics, la profusion de verdure que rend possible la pluie belge fait presque oublier la tristesse du béton. Quant à la couleur du ciel, que l'on ne s'y trompe pas ! Si les photographes ont tous deux attendu le bleu le plus pur, il s'agit bien d'une différence notable entre les deux villes. La lumière de Lisbonne est extraordinaire, tout au long de l'année. Et lorsqu'elle se reflète dans le Tage, que l'on franchit sur le superbe Pont du 25 avril (un pont suspendu rouge, en tous points égal au Golden Gate Bridge de San Francisco), la lumière fait réellement rêver.

À peu près 300 étudiants dans les cours de français (au total sur les différentes années), c'est un autre point commun entre ces deux universités. Plus étonnant encore : le niveau de français des uns et des autres est tout à fait comparable. Mais la raison en est certes différente. Si la proximité de l'espace francophone joue naturellement un rôle pour les Flamands, on ne peut en dire autant du Portugal, qui n'a de frontière qu'avec l'Espagne. L'appartenance à une même famille romane compense sans doute cet éloignement, mais n'explique pas tout : les

universités espagnoles connaissent des niveaux de français nettement inférieurs à la moyenne portugaise. Comment expliquer cette différence ? Toute famille portugaise connaît un oncle ou un cousin installé en France, en Suisse, en Belgique, au Luxembourg... Souvent émigré dans les années 60 et 70, lorsque la dictature sous Salazar virait au cauchemar des guerres coloniales. Ces Portugais et luso-descendants forment par exemple à Paris une communauté de pas moins d'un million de personnes ! Les Portugais entretiennent avec la France des liens privilégiés, tout comme ils l'ont fait avec l'Angleterre tout au long de leur histoire (cette heureuse collaboration a d'ailleurs laissé en héritage l'excellent vin de Porto). Le Portugal tourne le dos à l'Espagne et s'ouvre au reste du monde. L'Espagne comme d'autres grandes nations se croit le centre du monde. Cette divergence donne lieu à d'énormes différences dans la capacité à acquérir les langues étrangères.

Cette conscience de ne pas être le centre de l'univers, commune aux Portugais et aux Flamands, se traduit par exemple dans l'habitude de sous-titrer les films ou les reportages en langue étrangère. Les Espagnols ou les Français, par exemple, doublent systématiquement, par une voix d'acteur aussi gauche que traître, les répliques originales. Ce n'est pas seulement l'exposition à la langue étrangère qui s'en trouve renforcée, c'est toute l'attitude par rapport aux langues étrangères qui en est affectée. Les Flamands et les Portugais trouvent là un terrain favorable à un talent partagé pour les langues.

La similitude peut être poussée plus loin encore. Les Portugais et les Flamands (pour être plus proche de la réalité, je devrais dire les Portugaises et les Flamandes) à qui j'ai enseigné le français ne se contentent pas de partager un même niveau de maîtrise assez élevé, ils font en outre les mêmes erreurs, ils tombent dans les mêmes pièges que leur tend la langue de Voltaire ! Cette affirmation qui peut paraître péremptoire mérite quelques exemples.

Voici quelques-unes des erreurs que je relevais chez mes étudiant(e)s lisboètes. « Pierre aime tant Marie qu'il la marie (qu'il l'épouse) », « Jean fait le même (la même chose) », « Il lui va apporter du succès (il va lui apporter du succès) », « Il était la fin du mois (C'était la fin du mois) », « Il s'intéresse par les sciences (aux sciences) », « Pas tout le monde peut faire cela (Tout le monde ne peut pas faire cela) », « Pourquoi est mon papa disparu ? (Pourquoi est disparu mon papa?) », « Je manque mon pays (mon pays me manque) », etc.

Auriez-vous deviné que ces phrases proviennent d'étudiants portugais ? N'auriez-vous pas cru, comme moi aujourd'hui, les trouver sous la plume d'apprenants néerlandophones ? J'ai eu l'occasion de réfléchir quelque peu sur le rôle de la langue maternelle dans l'acquisition d'une langue étrangère¹. Sans avoir le moins du monde l'impression d'être venu à bout de la question, il me semble cependant un fait qu'enseigner à un public de même langue maternelle fait tendre à surévaluer le rôle de la langue maternelle dans les erreurs observées². Le seul parallélisme de surface entre la langue maternelle et la langue-cible observé dans une erreur ne suffit pas à attribuer cette erreur à la langue maternelle *sans autre forme de procès*. La

¹ De Saint-Moulin, G. 2006. "L'interlangue d'apprenants lusophones du français". Stratégies d'apprentissage et d'enseignement des complétives infinitives. Dissertation de maîtrise, Lisbonne.

² C'est ce qui fait dire aux auteurs du chapitre consacré au rôle de la langue maternelle dans Doughty, C. - Long, M. 2003. "The handbook of Second Language Acquisition". Oxford : Blackwell, que les études sur le rôle de la langue maternelle devraient se baser sur des corpus d'apprenants de diverses langues maternelles.

plupart du temps, l'influence (négative, dans le cas où elle aboutit à une erreur) de la langue maternelle se combine avec une logique observée par l'apprenant dans le système même de la langue-cible³.

De quoi dispose-t-on lorsque l'on essaie de s'exprimer dans une langue étrangère ? Dans un langage absolument pas savant, voici les types de raisonnements qui peuvent nous aider : (1) « C'est comme ça dans ma langue, essayons de voir si ça marche (voyons si on me comprend) dans la langue-cible », (2) « Il me semble que j'ai déjà entendu ça dans la langue-cible, répétons-le », (3) « La dernière fois que j'ai dit cela, on m'a compris, c'est que ça doit être juste » et (4) « Cette forme me semble moins bizarre (moins *marquée* serait le mot savant), préférons-la à telle autre ».

On ne pourra jamais « entrer dans la tête » de quelqu'un qui apprend une langue, mais ne vous paraît-il pas plus plausible que ces différentes sources d'information *se combinent* plutôt que de s'exclure mutuellement ? Si je dis « Pierre marie Anne », pensez-vous que ce soit *uniquement* parce que, tel un ordinateur, je collerais mot à mot une traduction de chaque item de ma langue maternelle ? N'y a-t-il pas là quelque chose d'incompatible avec le langage humain ? Cette erreur n'est-elle pas plutôt la somme des différents éléments du calcul ci-dessus ? (1) « c'est comme ça dans ma langue », (2) « j'ai déjà entendu chez un natif *Pierre épouse Anne* », (3) « quand je dis *Pierre marie Anne*, on me comprend » et (4) « la construction *x fait x* est beaucoup moins bizarre, plus fréquente, moins *marquée* que *x se fait avec x* ».

Considérer que ces différents facteurs interagissent dans la production d'une seule erreur permet aussi d'expliquer pourquoi certaines erreurs disparaissent au cours de l'apprentissage, tandis que d'autres persistent (dans les cas les plus graves, on parle de *fossilisation* !).

En effet, lorsque l'on fait une « première tentative », dans les premiers temps de l'acquisition, on se base sur le peu qu'on a... c'est-à-dire sa langue maternelle et pas grand chose d'autre ! On pourra alors produire quelque chose de tout à fait « aberrant ».

Voici un exemple qui me permettra d'évoquer l'un des joyaux de la langue portugaise. Cette langue, conservatrice sur bien des points, a cependant connu une innovation spectaculaire : la possibilité d'accorder un infinitif avec son sujet ! Oui, vous entendez bien : l'infinitif peut dans certaines subordinées porter les marques de flexion correspondantes au sujet de la proposition enchâssée. Mes étudiantes portugaises débutantes pouvaient dès lors produire (c'était rare heureusement) des phrases comme : « Le professeur demande *pour ils sortirent* » !

Ce type d'énoncé, dont la syntaxe est basée sur la langue maternelle, disparaît très vite, et on comprend bien pourquoi : les autres « sources d'information » donnent tous les signaux nécessaires à l'arrêt de cette hypothèse (« je n'entends rien de tel dans la langue-cible », « on ne me comprend pas quand je dis cela », « je ressens la flexion de l'infinitif comme quelque chose de particulier à ma langue »).

³ Cette idée m'est venue d'une lecture qui, loin d'être la plus récente, me semble avoir poussé le plus loin dans la question du rôle de la langue maternelle dans l'acquisition d'une langue étrangère : Gass, S. – Selinker, L. (eds.) 1983. "Language transfer in language learning". Rowley : Newbury House.

C'est pourquoi les énoncés erronés basés uniquement sur une propriété de la langue maternelle disparaissent rapidement, tandis que ceux qui se basent aussi sur d'autres sources peuvent perdurer, voire fossiliser ! C'est pourquoi les lusophones et les néerlandophones peuvent produire, à un stade avancé de l'acquisition, les mêmes erreurs. La prédiction est donc que les erreurs imputables au seul transfert tendent à disparaître, tandis que celles qui sont renforcées par leur efficacité en termes de communication, par leur caractère simple (non marqué), et par le fait qu'elles soient en conformité avec le système de la langue-cible (voire y mettent un certain ordre !), tendent à perdurer, quelle que soit la langue maternelle, et que l'erreur soit explicable ou non par le transfert.

Voilà matière à réflexion ! J'aimerais l'illustrer par d'autres exemples, en tester les limites, buter sans doute sur le risque d'un raisonnement circulaire (pourquoi une erreur persiste-t-elle ? parce qu'elle provient de divers facteurs. Pourquoi provient-elle de divers facteurs ? parce qu'elle perdure...), mais cela m'éloignerait de mon sujet du jour, les similitudes insoupçonnées entre Portugais et Flamands.

Même béton, mêmes étudiants, même niveau, mêmes erreurs... N'y aurait-il que le soleil qui change à 3000 kilomètres de distance ? Non, trois fois non ! La plus grande différence entre le Portugal et la Belgique, c'est... la mer !



*Le Cabo da Roca, point le plus à l'ouest de la côte portugaise, que Luís Camões, dans les *Lusiadas*, long poème épique racontant le voyage de Vasco de Gama, décrit comme l'endroit « où la terre se termine et la mer commence ».*



Ostende dans la grisaille.